Chapitre 1
S.

Leningrad, 22 juin 1941

Aujourd'hui, c'est dimanche, et, avec Viktor, nous sommes allés au musée.

De tous les endroits de la ville, le musée de l'Ermitage est vraiment mon préféré. Il occupe une ribambelle d'édifices au bord de la Neva, mais le plus grand, c'est le palais d'Hiver, un bâtiment somptueux avec une façade blanche et verte ainsi que mille statues en or qui brillent comme un firmament.

Autrefois, c'était le tsar qui vivait là. Allez savoir ce qu'il faisait d'une maison qui compte au moins mille pièces. Heureusement qu'ensuite il y a eu la Révolution : le palais d'Hiver n'appartient plus au tsar mais à tout le monde. Il est donc un peu à moi, et à Viktor aussi.

Je suis déjà allée au musée plusieurs fois et je connais par cœur les tableaux et les statues de ses collections. Elles sont gigantesques. Une fois, à l'école, j'ai même fait une leçon pour nos camarades, je m'en suis tellement bien sortie qu'à la fin ils m'ont tous applaudie. Mais quand nous sommes rentrés à la maison, Viktor m'a dit de ne pas me vanter, parce que je n'ai aucun mérite si nos parents travaillent au musée et s'ils nous permettent d'aller les voir, les jours de repos.

Et aujourd'hui, justement, c'est le cas.

Car hier, on était le 21 juin, le jour de la fête du solstice d'été. Le soleil se couche très tard et le ciel reste très clair. Avec Viktor, on a passé la journée au parc avec nos amis des Jeunes Pionniers, on a mangé assis dans l'herbe, on a joué au ballon et au tir à la corde. Le soir, papa nous a emmenés voir un ballet, et puis un concert nocturne dans la rue…

Viens-en au fait, maintenant.
Sinon, on ne va rien comprendre !

Du coup, ce matin, on s'est réveillés tard. Papa était déjà sorti et maman a dit : « Préparez-vous. Aujourd'hui, vous m'accompagnez au musée. »

J'ai bondi hors du lit comme un obus. De son côté, Viktor dormait encore, sur le ventre, la tête enfouie dans son oreiller. Je l'ai fait voler par terre d'un coup de pied.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a qu'on va au musée. Dépêche-toi !

Nous avons pris le petit déjeuner (du pain noir et du beurre) et attendu que M. Bérézine libère la salle de bains.

Ça lui a pris une éternité, comme toujours. Il est sorti au bout d'une heure, son caleçon en laine remonté jusqu'aux aisselles et un journal sous le bras, la *Leningradskaïa Pravda*.

– Vous voulez entrer là-dedans ? À mon avis, attendez un peu, ha ha ha !

Avec Viktor, nous nous sommes regardés d'un air désespéré. Papa dit toujours que M. Bérézine devrait être enrôlé

dans l'Armée rouge comme bombe chimique. Mais puisqu'il n'y avait pas de temps à perdre, nous sommes entrés quand même en nous bouchant le nez. Pour gagner du temps, nous nous sommes lavé les dents en nous serrant l'un contre l'autre au-dessus du lavabo.

Ensuite, Viktor s'est mis à me faire des grimaces. C'était vraiment drôle parce que nous sommes jumeaux, et même si nous ne nous ressemblons pas complètement (je reste une fille, tout de même !), dans le miroir fendu de la salle de bains, on dirait que oui. Alors c'est comme si je me faisais taquiner par mon double. Un double avec les cheveux courts.

Ça m'a fait éclater de rire. Et puisqu'il faut respirer pour rire, j'ai respiré. Et vu que M. Bérézine est effectivement une bombe chimique, j'ai failli mourir tellement ça sentait mauvais.

Mais arrête, Nadia ! On n'a pas le droit de raconter des bêtises pareilles dans un journal.

Lorsque nous sommes sortis de la salle de bains, il y avait Natalia Zhirova qui attendait (les Zhirov, c'est l'autre famille qui partage l'appartement avec nous et les Bérézine), et elle ne comprenait pas pourquoi on était en train de braire comme des ânes (ça aussi, c'est une expression de papa).

Bref.

Dehors, c'était vraiment une belle journée, il faisait tellement chaud que ça donnait envie d'aller jusqu'au fleuve pour piquer une tête. Maman dit toujours que le soleil de

Adresse de l'appartement des Danilov : Leningrad, allée ruelle Stolyarnyy n°8, dernier étage. S.

Leningrad est le plus beau du monde. L'hiver, il se cache, mais quand il pointe le bout de son nez pendant l'été, on ne peut pas rêver mieux. Et à mon avis, elle a raison.

Le beau temps met toujours maman de bonne humeur, et moi, c'est pareil, alors nous avons décidé de faire le chemin à pied jusqu'au musée au lieu de prendre notre tram habituel.

Viktor a tout de suite commencé à geindre que ça aurait été moins long avec le tram, mais maman lui a rappelé qu'un bon communiste n'est jamais censé s'économiser. Ça l'a aussitôt fait taire. Personne ne tient autant que Viktor à être un bon communiste.

De chez nous jusqu'au musée, il y a une jolie promenade. On n'a croisé personne dans les rues. Comme l'a dit maman, le jour du solstice d'été, tout le monde ou presque veille très tard et « fait la bamboche ».

Lorsque nous avons atteint la place face au palais d'Hiver, un garde nous a salués avant de demander à maman :

– Voilà les fameux jumeaux, hein ?

J'ai soupiré. Pourquoi maman aurait-elle d'autres jumeaux ? Et puis, même si on se ressemble beaucoup, mon frère et moi, on ne pourrait pas être plus différents. Tiens, un exemple : tandis que je regardais le ciel et la coupole de l'Amirauté, lui n'avait d'yeux que pour le fusil du garde et son uniforme chatoyant.

Quoi qu'il en soit, nous sommes entrés dans le palais.

– N'oubliez pas la règle, a dit maman. On avance le nez par terre et au pas de course !

Viktor et moi avons hoché la tête avant de nous élancer, d'abord dans l'escalier, puis à travers les salons remplis de statues. Maman répète sans cesse qu'il faut traverser le musée en courant. Un peu parce qu'il est vraiment immense (aller quelque part prend toujours un temps fou), et un peu parce que si on commence à regarder à droite, à gauche les heures passent sans qu'on s'en aperçoive.

Aujourd'hui, elle nous a emmenés voir la statue d'un garçon accroupi, si beau qu'il semblait prêt à se relever d'une seconde à l'autre. Maman a expliqué que cette statue était l'œuvre d'un artiste italien qui s'appelle Michel-Ange. Ensuite, elle a dit que papa nous attendait dans son bureau et qu'on mangerait avec lui.

Nos parents sont tous les deux les assistants du professeur Joseph Orbeli, le directeur de l'Ermitage. Avec leurs collègues, ils ont un bureau que j'adore. Autrefois, c'était une salle de bal, alors on peut imaginer la taille qu'il fait !

Même si c'était dimanche, le bureau était plein de gens au travail, mais en nous voyant entrer, ils nous ont accueillis joyeusement avant de lancer : « On fait une pause ! »

Une dame a allumé la radio pour écouter de la musique, papa a sorti des petits pains fourrés d'un tiroir, Viktor s'est installé sur une chaise dorée. Quant à moi, je me suis juchée sur une caisse en bois.

– Oh, tiens, Nadia, jette un œil là-dedans, m'a dit papa.

J'ai obéi. À l'intérieur, j'ai trouvé des cahiers… Les mêmes que celui sur lequel j'écris en ce moment ! Il y en avait des dizaines, avec une couverture rouge cartonnée, et en haut, un